

Découverte et mise en exploitation du gisement de Makatea

L'aventure de Makatea a marqué la vie économique de l'archipel polynésien pendant plus d'un demi-siècle. Il importe de retracer les grandes lignes de cette expérience peu commune.

De la découverte aux difficultés de la mise en place

Il semble que la présence de phosphates à Makatea ait été décelée dès 1890. Elle aurait même fait l'objet, à la fin du XIX^e siècle, d'une exploitation artisanale vite abandonnée. En 1904, une expédition scientifique prélève des échantillons qui, analysés à Papeete, se révèlent d'un grand intérêt. Très vite, un technicien ambitieux et volontaire, Étienne Touzé, un homme de loi très en vue, Auguste Goupil, ainsi qu'un représentant de la Pacific Phosphate Company Limited de Nauru, créent la Société Française des îles du Pacifique, qui se donne pour tâche l'exploitation du gisement. L'année suivante, l'entreprise prend ses distances par rapport à la Pacific Phosphate et se mue en une société anonyme au capital de six millions de francs : la C.F.P.O. (Compagnie française des phosphates d'Océanie), dont E. Touzé est le directeur et A. Goupil le conseiller juridique. Mais des difficultés attendent les promoteurs de la compagnie.

Le premier problème à résoudre concerne la propriété du sol. En effet, l'île, soumise à l'indivision, appartient à une multitude de propriétaires qu'il faut retrouver. Mille deux cents contrats sont ainsi passés, couvrant à peu près l'ensemble du gisement. Dans l'affaire, Maître Goupil apporte évidemment une aide capitale. Par la suite, et grâce aux liens tissés entre la Société et les autorités de Papeete (le Maire, le Docteur Cassiau, en particulier), la C.F.P.O. obtient la concession de l'ensemble du gisement. Nous sommes alors en 1918.

Très vite se greffe au problème des terrains celui de la concurrence. Makatea attire les



L'extraction. Au-delà de la couche continue qui couvre la surface en certains endroits, il faut aller chercher le phosphate dans les anfractuosités du corail. Ces excavations, attaquées à la pioche, posent quelques problèmes techniques

résolus par l'ingéniosité de l'homme. Dans les dernières années, l'utilisation des marteaux pneumatiques, des cabestans et des bennes actionnées électriquement améliore sensiblement les rendements.



L'acheminement. C'est à l'aide de brouettes poussées sur un complexe réseau de planches que le phosphate est acheminé depuis le lieu d'extraction jusqu'au convoyeur.

Le convoyage. Les convoyeurs à bande, structures légères et démontables, ont permis de diminuer le roulage en brouette et d'améliorer les rendements. Ils acheminent le minéral directement vers des trémies collectrices qui le déversent dans les wagonnets du petit train. Vers la fin de l'exploitation, 3 000 m de convoyeurs fonctionnaient en permanence.

convoitises de sociétés anglaises et allemandes, ainsi que les appétits locaux (la reine Marau Salmon entre autres). Chacun essaie de se procurer des terres pour son compte, et certains propriétaires indécis réussissent à vendre leurs terrains plusieurs fois. Une centaine de procès sont instruits à ce sujet... En tout état de cause, la C.F.P.O. tient bon et réussit à repousser ses concurrents.

Le troisième problème à résoudre est celui de la main-d'œuvre. On a besoin dès le début de l'exploitation de 300 hommes, et l'île ne peut fournir que 25 travailleurs. Il est donc nécessaire de faire venir cadres, ouvriers et manœuvres de l'étranger. Les premiers sont recrutés en Métropole. Quant aux ouvriers et aux manœuvres, on s'en va les chercher au Japon (250 travailleurs japonais en 1911), car le recrutement en Polynésie même s'avère très nettement insuffisant.

Dernière difficulté, et non des moindres : la création d'un port pour l'exploitation du minéral. L'île, malheureusement, ne dispose d'aucun abri naturel. De plus, Makatea n'étant que le sommet d'un pic émergeant des flots, on atteint tout de suite de grandes profondeurs. Impossible donc d'aménager des installations portuaires sous forme de quais et de bassins. Qu'à cela ne tienne, on construit des wharfs en bois dépassant à peine les rouleaux.

Ces obstacles expliquent les hésitations du début de l'exploitation. Mais en 1911, Makatea produit déjà 12 000 tonnes de phosphate, pour une valeur de 220 000 F.C.P. C'est l'amorce d'une aventure humaine et économique qui va durer 55 ans.



Le petit train de Makatea arrive en gare de Vaitepaua. Chaque wagonnet transporte 5 m³ de minéral qui sera déversé dans l'usine de séchage.

A droite et page de droite en haut : Le port de Temao (ci-contre, vu d'avion) occupe une échancrure du plateau, aux abords de Vaitepaua. Là se trouvent les installations de séchage et de stockage qui s'échelonnent entre le sommet de la falaise et le platier corallien. Depuis la plage, s'échappent un premier wharf en bois, abandonné et, au-dessus, la jetée métallique qui fonctionna jusqu'à la mise en service de la jetée Seibert, en 1954. Celle-ci, construite en 1927, résistait aux intempéries, mais ne pouvait éviter le chalutage.



L'exploitation du gisement

Le gisement de phosphate de Makatea est à ciel ouvert, ce qui en facilite l'exploitation.

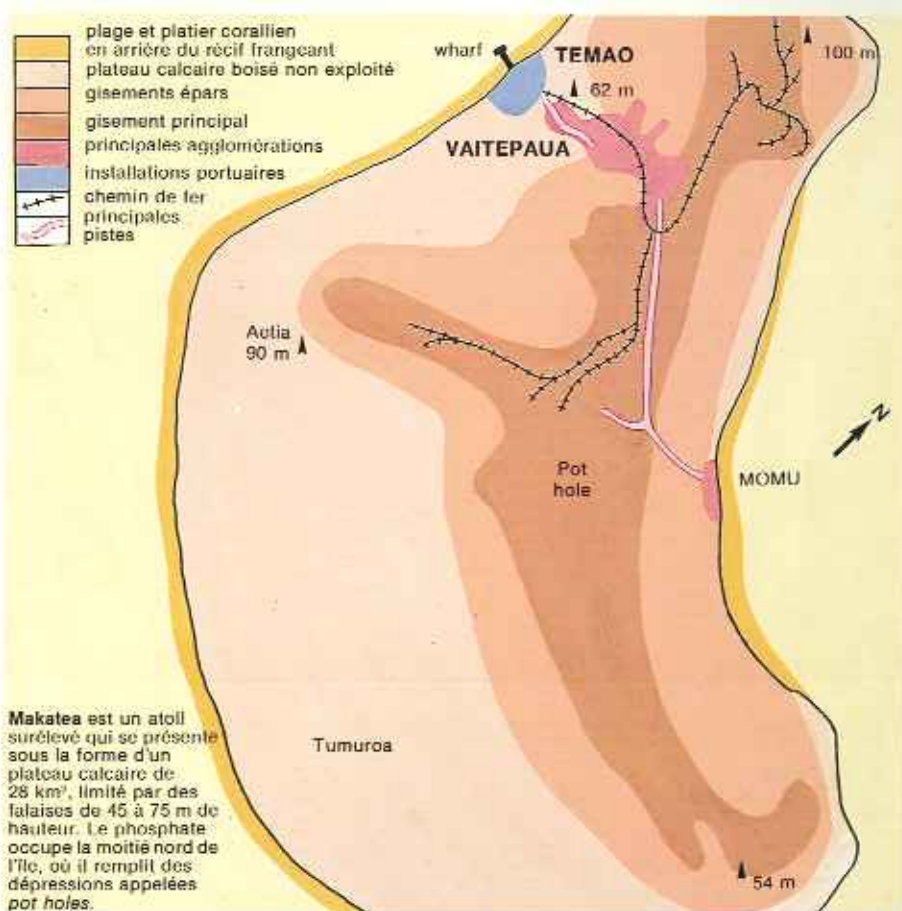
Les opérations débutent par le débroussaillage. Elles se prolongent par le travail des charpentiers qui installent des madriers pour supporter le convoyeur ainsi qu'un réseau de planches reliant les différents trous. Après qu'une ligne électrique ait été amenée pour alimenter le convoyeur, le travail peut commencer. Notons que l'extraction est toujours restée archaïque, la configuration du gisement interdisant l'emploi d'engins sophistiqués. Les trous à phosphate ne peuvent guère être atteints que par des pics et des pelles, et le minerai sorti qu'au moyen de seaux. Plus tard, on voit certes apparaître des marteaux pneumatiques, des cabestans électriques ou des bennes actionnées par des grues entraînées elles aussi électriquement, mais les pics, les pelles et les seaux sont encore là.

Le phosphate est ensuite dirigé vers un convoyeur à bande, démontable, qui relie tous les chantiers, et achemine le minerai vers des trémies collectrices. Celles-ci le déversent dans des wagonnets auto-déchargeants tractés par une locomotive diesel, qui est le seul train qu'ait jamais possédé la Polynésie. Ce train emprunte un réseau à voie étroite long de huit kilomètres et constitué de deux branches qui se rejoignent à Vaitepaua. Là, accrochées au versant, se trouvent les installations de séchage, où la teneur en eau du phosphate est ramenée de 13 à 3 %, ainsi que trois immenses silos où peuvent être stockées jusqu'à 30 000 tonnes de minerai.

La dernière opération consiste alors à transporter le phosphate vers les minéraliers qui attendent au large, ancrés à des corps-morts, à une centaine de mètres du récif. Un convoyeur part des silos vers le wharf. Ce dernier était à l'origine construit en bois. Dès 1927 est mise en place une jetée métallique d'une cinquantaine de mètres de long, permettant d'aller bien au-delà des rouleaux, mais n'atteignant toutefois pas les navires. Un transbordement est nécessaire. Il s'effectue au moyen de chalands, qui recueillent le minerai au pic de la jetée dans de grands paniers d'osier, et le transportent jusqu'aux minéraliers qui hissent les paniers à bord par un système de treuils, puis les vidant dans leurs

soutes. Le chargement d'un navire, à ce rythme, demande de trois à quatre jours, selon l'état de la mer. Ce n'est qu'en 1954 qu'est édifiée une nouvelle jetée métallique, longue de cent mètres, aboutissant directement au-dessus des cales des minéraliers. Il s'agit de la jetée Seibert, grâce à laquelle la durée des opérations de remplissage se trouve réduite à la journée. Le chargement accompli, la jetée pivote sur elle-même et vient reposer sur une pile construite sur le récif, et sur laquelle elle est verrouillée.

Il ne reste plus dès lors qu'à acheminer le minerai jusqu'à Papeete, d'où il est réexpédié vers l'étranger.



Le poids économique et financier de Makatea

La production : 11 millions de tonnes en 55 ans

En 1908, l'ingénieur Rozan estima à huit millions de tonnes le volume de phosphate exploitable à Makatea. A l'heure du bilan, en 1966, ce sont 11,2 millions de tonnes qui ont été extraits, tant du gisement principal que des gisements dispersés, où l'on retrouve des poches de minerai séparées par des amas calcaires. On est même revenu sur des zones incomplètement exploitées autrefois, parce que peu accessibles avec les moyens de l'époque (chantiers de reprise).

Laissons Michel Anglade évoquer les derniers moments de l'exploitation : "le gisement est épuisé, et ce sont des zones déjà exploitées il y a longtemps, mais en surface, qui sont maintenant grattées. On démonte les voies ferrées devenues inutiles pour pouvoir prendre le phosphate dont est fait le ballast. Les abords même du village, par définition jusqu'à l'épave, se transforment pour la fin en chantiers. Depuis quelques mois déjà, le terrain

de football n'est plus praticable : les pelles et les pioches l'ont changé en une dantesque excavation".

Le rythme de production s'est révélé d'une assez grande irrégularité suivant les périodes, comme nous le montrent les tableaux statistiques.

Si l'on atteint rapidement 82 000 tonnes en 1913, l'isolement dans lequel se trouve plongée la colonie durant le premier conflit mondial porte un coup très dur à l'exploitation, et les chiffres se stabilisent autour de 30 000 tonnes de 1916 à 1920. En valeur, on passe même de 1,5 million de francs à 650 000 francs.

La nette reprise constatée dans les années vingt - 1929 est une année record, avec 251 000 tonnes et 11 millions de francs de chiffre d'affaires - est à nouveau stoppée brutalement par les effets de la crise mondiale. La production redescend alors en-dessous de 80 000 tonnes durant deux ans (1933-34).

Produit typique d'exploitation coloniale, le phosphate est donc à la merci de l'évolution du marché mondial, rendant aléatoires les perspectives économiques et financières des E.F.O.

Remarquons toutefois qu'après 1945 on ne relève plus d'effondrement spectaculaire. L'amélioration des échanges à travers le Pacifique en est une des causes majeures. La Deuxième Guerre mondiale, par exemple, n'a eu aucune incidence marquante sur la pro-

duction de Makatea. Pourtant, le Japon, qui écoulait la quasi-totalité du minerai, est devenu puissance ennemie vers laquelle on arrête toute l'exportation. Qu'à cela ne tienne, la Nouvelle-Zélande et l'Australie relaient l'archipel nippon et la C.F.P.O. continue à s'assurer des bénéfices substantiels. La compagnie profite, il est vrai, de la destruction du port de Nauru, principal producteur de phosphate du Pacifique Sud.

Jusqu'en 1956, les fournitures oscillent entre 200 000 et 250 000 tonnes. Par la suite, on note une nette amélioration des exportations du minerai, puisque l'on passe à 350 000, et même 400 000 tonnes en 1960 (chiffre record).

Ces brillants résultats n'ont été possibles que grâce à la mise en service de la jetée Seibert. Ils ne doivent pas faire oublier que les jours de Makatea sont alors comptés.

Les exportations de phosphate et leur impact économique et financier

Vanille, nacre et coprah ayant à partir de 1922 un débouché avant tout métropolitain, le phosphate est de très loin le principal fournisseur de devises étrangères de la colonie. Il est acheminé, suivant les périodes, vers le Japon (la moitié des exportations totales), la Nouvelle-Zélande et, dans une moindre mesure, l'Australie, les États-Unis ou l'Inde.

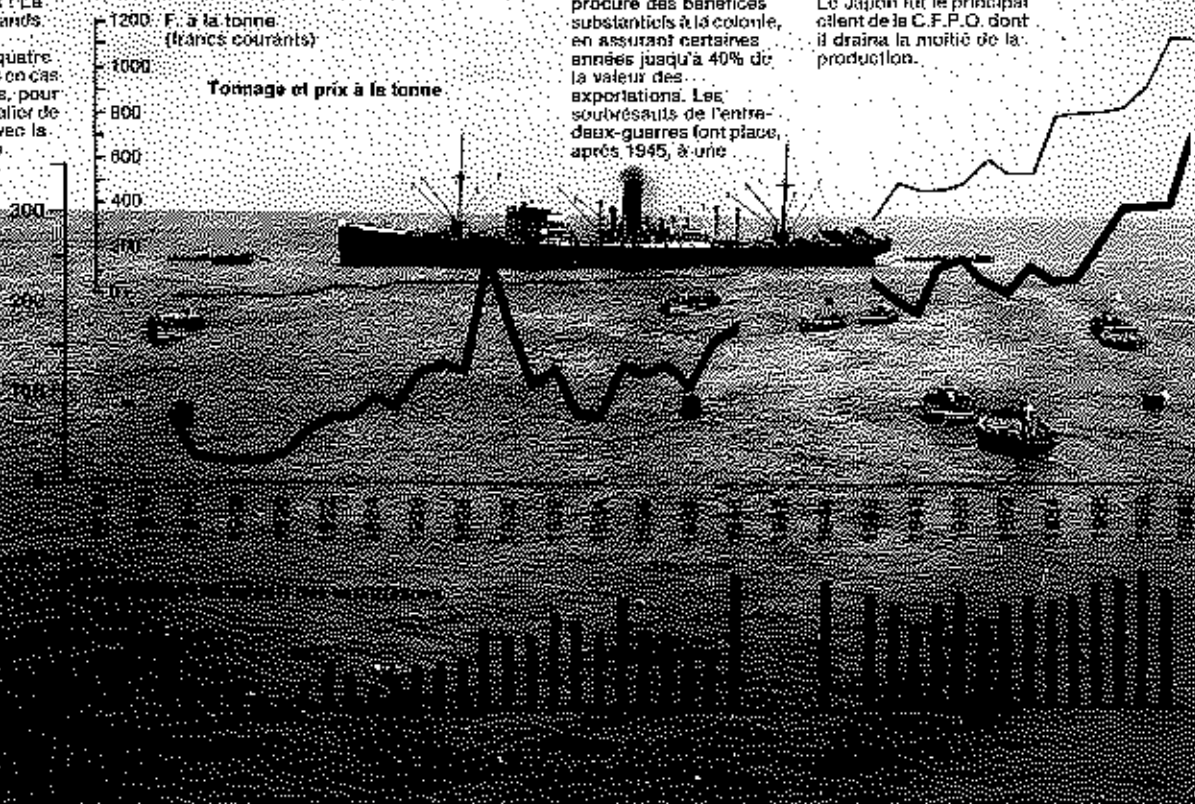
Premier en tonnage des exportations, le phosphate a longtemps été devancé, en valeur,

Le transport par chalands. Que de progrès entre le chalandage nécessaire par les premières installations portuaires et la jetée Seibert ! La vingtaine de chalands dont disposait la C.F.P.O. mettait quatre jours, parfois plus en cas de mauvais temps, pour charger un minéralier de 10 000 tonnes. Avec la jetée Seibert, une journée suffit amplement.

Les exportations de phosphate, de 1912 à 1960. Dès les premières années de sa mise en exploitation, le phosphate de Makatea procure des bénéfices substantiels à la colonie, en assurant certaines années jusqu'à 40% de la valeur des exportations. Les soubresauts de l'entre-deux-guerres font place, après 1945, à une

production en ascension rapide qui permet, en 1960, d'exporter jusqu'à 400 000 tonnes de minerai (chiffre record). Le Japon fut le principal client de la C.F.P.O. dont il draine la moitié de la production.

Tonnage et prix à la tonne (francs courants)



par le coprah et même la vanille. Mais, à partir de 1956 et jusqu'à la fin de l'exploitation, en 1966, il s'installe au premier rang, dépassant même certaines années 40 % des exportations totales.

Le chiffre d'affaires déclaré par la C.F.P.O. est tout à fait considérable pour la colonie. Il atteint 446 millions de francs en 1960... La compagnie est alors, avec le Nickel calédonien, le seul organisme français de dimension internationale dans le Pacifique Sud.

Toujours en 1960, la C.F.P.O. redistribue, sous forme de salaires, environ 100 millions de francs, soit 28 % des salaires versés par les entreprises privées sur le Territoire. Elle achète également au commerce local pour 31 millions de francs, et à la Métropole pour 25 millions. Naturellement, une telle assise financière est une manne pour le budget territorial, dont elle assure 25 % des ressources fiscales, soit 128 millions de francs.

Ces charges sont d'ailleurs jugées extrêmement lourdes par les responsables de la Compagnie, qui remarquent, dans une notice sur l'exploitation de Makatea, "que les entreprises minières françaises sont plus fortement taxées que celles des pays étrangers" et "qu'en ce domaine, l'Outre-Mer est nettement défavorisé par rapport à la Métropole", et que "la C.F.P.O. détient le triste privilège d'être la plus taxée des entreprises minières françaises".

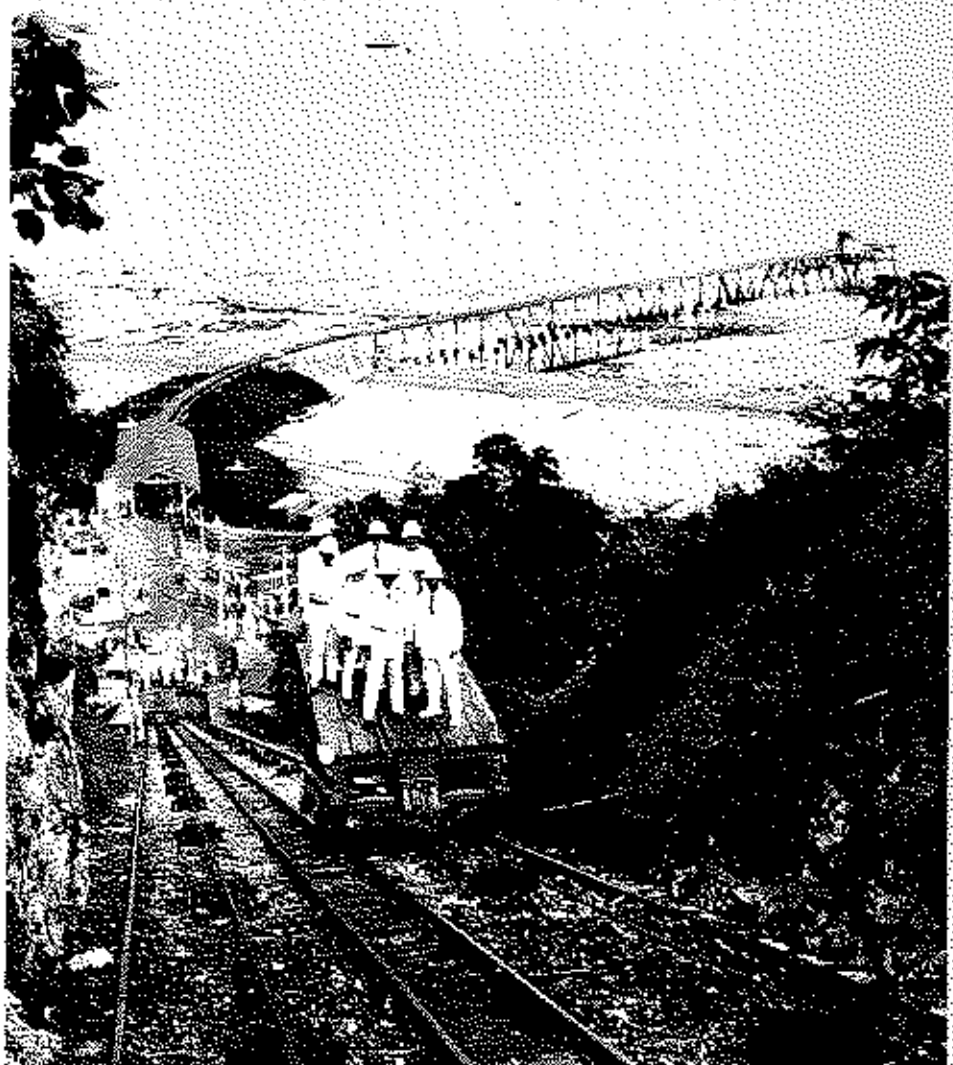
Et pourtant, il a été souvent reproché à la Compagnie de ne pas redistribuer assez les bénéfices réalisés vers le Territoire lui-même. Les critiques, évidemment, prennent de l'ampleur au moment des crises, comme l'attestent ces quelques lignes écrites en 1931 et tirées du rapport Porlier-Spitz : "En ce qui concerne les phosphates, la colonie n'en a jamais profité, bien que l'exploitation des phosphates ait fourni plus de 20 millions de bénéfices, tant en 1929 qu'en 1930... Les actionnaires auraient donc pu, équitablement, supporter une juste part des impôts et taxes écrasant les contribuables..."

Il n'en demeure pas moins que les phosphates de Makatea ont eu, tout au long de leur exploitation, un impact sans précédent sur l'économie des E.F.O. - Polynésie française. La fermeture du gisement, en 1966, aurait accentué gravement les sérieux problèmes financiers de la colonie s'il n'avait été trouvé entre-temps la solution de remplacement du Centre d'Expérimentation du Pacifique.

En haut :
Le directeur Bagneux contemplant les installations de la C.F.P.O. Il peut se montrer satisfait : la C.F.P.O. fut, avec le Nickel calédonien, la plus puissante entreprise française du Pacifique Sud.

Le funiculaire. D'une longueur de 125 m, il était la seule voie d'accès vers l'intérieur de l'île. Les 42 mètres de dénivellation étaient gravés par un système de va-et-vient entre deux

charlots actionnés électriquement. Ce plan incliné fut la première réalisation de la compagnie. Il permit d'acheminer le matériel vers les centres d'extraction.



Makatea : les hommes

Les phosphates n'ont pas seulement été une simple aventure technico-économique. L'exploitation de Makatea a bouleversé également bien des données humaines.

Les difficultés du recrutement

Le recrutement de la main-d'œuvre a toujours posé un problème aux responsables de Makatea. Il faut dire que très vite les besoins ont été importants : 300 hommes au début, puis de 900 à la veille de la crise de 1929, alors que la production atteint 251 000 tonnes. Si les années trente sont marquées par une chute très nette des effectifs (un minimum de 180 personnes seulement est enregistré en 1933), la reprise économique pendant la guerre s'accompagne d'un nouvel afflux de main-d'œuvre. Les effectifs, désormais, varient entre 500 et 700 employés, alors que la production atteint, puis dépasse, 300 000 tonnes. La rentabilité s'est donc sérieusement améliorée par rapport à l'avant-guerre, grâce à une mécanisation plus poussée et à la mise en service, en 1954, de la jetée Seibert.

Mais d'où viennent ces hommes ? Les cadres sont le plus souvent métropolitains. Quant aux ouvriers et aux employés, le problème de leur recrutement s'est toujours posé avec acuité. On a vu qu'au départ la Compagnie a dû faire appel à la main-d'œuvre japonaise. Par la suite, le relais est pris par les Chinois, puis les Annamites et enfin, à partir de 1943, par les habitants des îles Cook. L'espace polynésien fournit rarement plus de 50 % des effectifs avant 1954. Mais après cette date, la main-d'œuvre locale prend nettement le dessus pour arriver en position de quasi-monopole lors des dix dernières années de l'exploitation.

Travail et qualification

Les responsables de Makatea soulignent à plusieurs reprises la difficulté qu'ils ont rencontrée pour imposer aux travailleurs polynésiens un effort régulier et soutenu dans le cadre d'un horaire rigoureux. Ainsi, en 1913, "on relève que sur 30 manœuvres en fin de contrat, 11 seulement demandèrent à reconduire leur engagement".

Cependant, l'appât d'un salaire plus intéressant qu'ailleurs amène certains à consentir quelques sacrifices, et ils sont de plus en plus nombreux à accepter de rester plusieurs années dans l'entreprise. En essayant d'y acquiescer, les dirigeants se sont félicités des résultats obtenus, et ont insisté fréquemment sur le rôle formateur de Makatea. A la fin de la période pourtant, sur 600 travailleurs, une centaine seulement ont un statut d'ouvrier (mécanicien, charpentier, électricien...), contre environ 500 manœuvres.

Lorsqu'ils quittent l'île, les ouvriers formés à Makatea n'ont aucun mal à trouver du travail à Papeete, où beaucoup fondent de

petits ateliers artisanaux. Rares sont ceux qui retournent dans leur île d'origine. Les phosphates leur ont donné, en même temps qu'une qualification, de plus grandes facilités à s'intégrer à la vie citadine. Pour d'autres, l'expérience tourne court et n'a contribué qu'à les déstabiliser, alors qu'ils n'étaient pas prêts à affronter pareille mutation.

La vie à Makatea

C'est une communauté de 2 000, puis 3 000 personnes (3 071 en 1962) qu'il faut faire vivre dans ce petit îlot perdu au milieu de l'océan. La compagnie y a consacré quelques efforts.

Les travailleurs et leurs familles se re-

groupent à Vaitepaua, que M. Anglade décrit ainsi : "Engoncée dans une luxuriante végétation, l'agglomération urbaine s'étale sur 1,5 km de longueur vers l'intérieur de l'île. Les 2 000 âmes qui l'animent habitent de coquettes maisons en bois entourées de jardins. Les travailleurs célibataires sont logés dans de vastes bâtiments, regroupés, comme sur les chantiers, par origine. Il n'y a pas de route à Vaitepaua, mais le fameux petit train qui traverse le village lui donne un aspect de Disneyland..."

L'éloignement de Tahiti a nécessité la mise en place de structures solides dans tous les domaines de la vie sociale. Un service de santé d'une trentaine de lits a été mis en place.

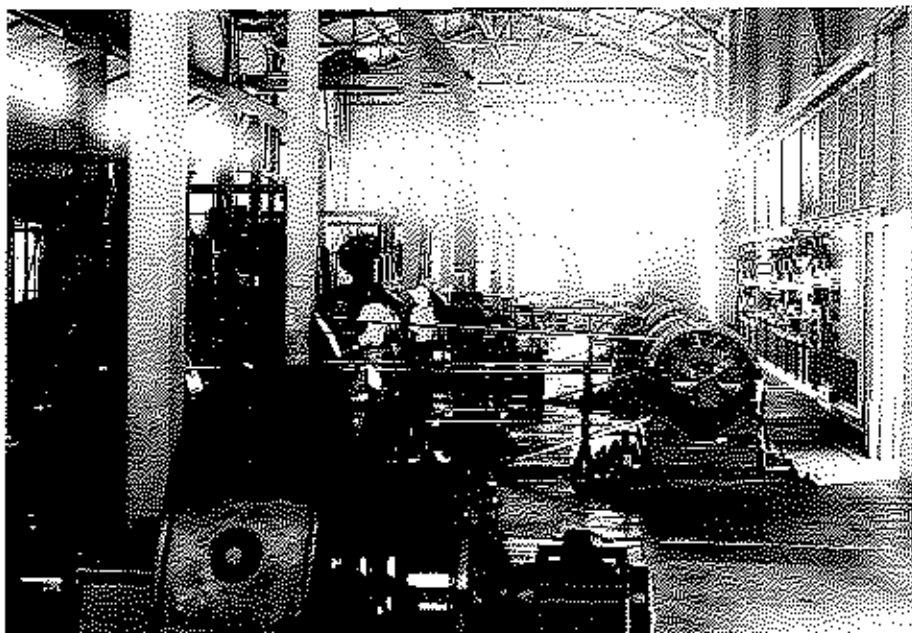


67. VILLAGE DE MOMU
Île de Makatea, Tuximotu (Océanie)
Moumu Village - Makatea Island

Le village de Moumu n'a jamais abrité que quelques familles de pêcheurs-agriculteurs. Bâti sur la côte nord de l'île, au milieu d'une cocoteraie, il a peu été touché par l'effervescence qui régnait sur le plateau. Lors de l'abandon de

Makatea, Moumu retombe dans sa léthargie, mais ses habitants ont du mal à supporter ce retour à la solitude. Beaucoup quittent l'île pour gagner Papeete.

La centrale électrique. L'électricité - tout comme l'eau courante - était dans toutes les maisons. Elle était fournie par une centrale électrique d'une capacité de production d'environ 900 KW, dont on voit ici une partie des groupes.



Il est animé par deux médecins et plusieurs infirmières et dispose d'une salle d'opérations et d'une installation de radiographie. Il y a aussi un cabinet dentaire. Un enseignement primaire est dispensé, et dans le domaine religieux, tous les cultes sont représentés.

Par ailleurs, au fil des années, Makatea s'équipe d'une station T.S.F., d'une station météo, d'un téléphone automatique et d'une infrastructure commerciale couvrant largement les besoins locaux. La Compagnie fait également fonctionner une coopérative d'achat qui a pour but de réguler les prix pratiqués par les commerçants chinois de la place. Deux ensembles frigorifiques permettent la conservation des vivres frais ou congelés.

Les loisirs ne sont pas oubliés. À côté d'une bibliothèque, de deux cinémas, d'une discothèque et d'un cercle de réunions, on a développé les installations sportives et créé un tennis, un terrain de football, deux terrains de basket et des jeux de boules. Quatre clubs sportifs sont constitués dans l'île.

Notons enfin que deux villas sont mises à la disposition des agents de Makatea qui viennent passer quelques jours de détente à Tahiti.

Ce bel édifice s'effondre cependant comme un château de cartes en quelques semaines, en 1966... Vaitepaua devient alors une ville-fantôme dans une île qui retourne à sa solitude.

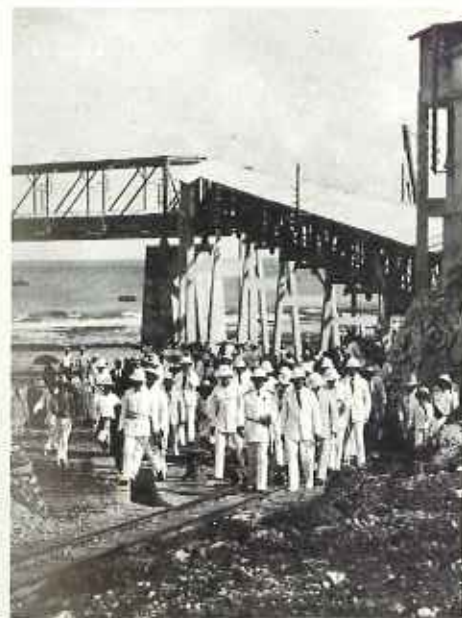
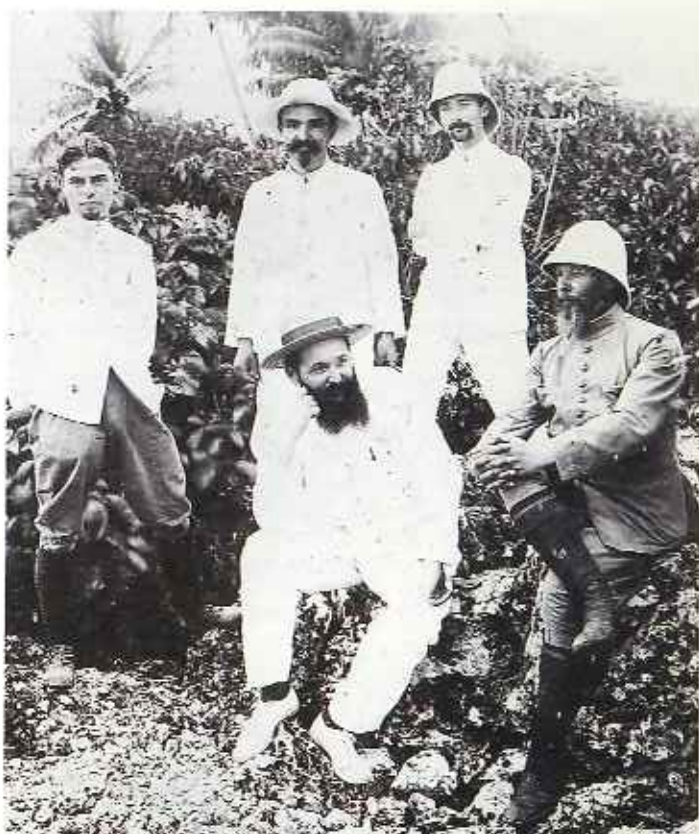
Les cadres de la C.F.P.O. étaient pour la plupart des métropolitains.

Recrutés sous contrat, ils bénéficiaient de salaires élevés et de logements coquets. De plus, ils pouvaient regagner Tahiti à intervalles réguliers afin d'y passer quelques jours de détente dans une des deux villas que la compagnie mettait à leur disposition à Paea. En 1913, les ingénieurs Bonnal et Mallet, le chef de section Marlin, le dessinateur Goloz et le conducteur de travaux Maussus posent pour la photo.

Ci-dessous :

Halte en forêt sur la route de Momo.

Un porteur annamite assure le transport des victuailles. Afin de pallier l'insuffisance du recrutement local, la C.F.P.O. fit largement appel à la main-d'œuvre asiatique. Ainsi, en 1926, on dénombrait 287 Annamites et 272 Chinois pour 174 Polynésiens... Il y avait encore 82 Annamites, 8 Chinois et 2 Japonais en 1946, alors qu'en 1954, la main-d'œuvre était essentiellement polynésienne, avec seulement 2 Chinois et 1 Japonais.



Ci-dessus :

Le gouverneur visite les installations portuaires de Temoa. Au-dessus du groupe, on aperçoit le convoyeur qui, partant des hangars de stockage, achemine le phosphate en bout de wharf. Les autorités savaient mesurer toute l'ampleur de l'impact économique et social du phosphate de Makatea qui employa jusqu'à 700 travailleurs et assura un moment 25% de la valeur des exportations de la colonie.

